

An artistic illustration in a painterly style. A woman with dark hair tied back, wearing a grey tank top, is shown in profile, leaning forward with her hands gently touching the head of another person whose back is to the viewer. The person being touched has dark hair and is wearing a vibrant orange and red striped garment. A small, colorful parrot is perched on the woman's hair. The background is a warm, textured orange-red. A white, angular shape, possibly a window frame or a piece of fabric, is on the left side. The overall mood is intimate and tender.

Les étrangères

Irina Teodorescu



Gaïa

Les étrangères

du même auteur
chez le même éditeur

La malédiction du bandit moustachu (2014)

chez un autre éditeur
Treize (nouvelles, éditions Émue, 2013)

Irina Teodorescu

Les étrangères

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© plainpicture/Millennium/Bina Winkler

© Gaïa Éditions, 2015
ISBN 13 : 978-2-84720-648-7

À la petite muse, Iliana

Mais de quelle mort s'agit-il ?

Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*

Je me suis dressée sur la pointe des pieds, j'ai fait une demi-pirouette, j'ai ouvert la fenêtre et je me suis lancée dans l'air. J'ai eu le temps de penser que c'était là la plus belle danse de ma vie. Mes ailes, grandes, bleu nuit, s'entremêlaient à mes longs cheveux noirs et je me suis dit que, pour mon départ, je portais ainsi le plus élégant des costumes.

Je me suis posée et j'avance maintenant sur ce trottoir gris et vide à perte de vue. Mes pas sont légers, ma valise est lourde. C'est étonnant, vu qu'elle ne contient que peu de choses, j'ai dedans une photo de nous, quelques vêtements, une trousse de toilette très réduite et une paire de bottes de pluie, car parfois il pleut à Kalior et c'est précisément à ces moments, plus qu'à d'autres saisons, que j'ai envie de me promener dans les ruelles de la vieille ville. J'accélère mes pas, j'avance, je m'en vais, je m'éloigne, je m'éloigne déjà. Je quitte enfin ce lieu fade. À Kalior, il n'y a pas de trottoir et il n'y a pas de gris. Tout à l'heure, Joséphine a disparu. Pour toujours. De mon cœur et de ma vie et de la vie en général. Plus jamais je ne reverrai ses boucles rousses, son regard éclatant, son sourire ou son visage osseux. C'était mon souhait, et moi je respire encore. Je sors mon téléphone portable de ma poche, je fais dérouler la liste de contacts. Son nom est écrit en majuscules et je l'efface. Joséphine est morte, de toute façon.

L'homme qui s'est chargé de la tâche à ma place a seulement échangé quelques politesses avec elle. L'anglais de Joséphine a toujours été basique, la conversation ne pouvait pas aller trop loin, il s'est présenté, il a dit Kahj, nice to meet you, et elle m'a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir si j'allais traduire. J'ai essayé de lui faire

quelques signes pour la rassurer, mais elle ne me regardait déjà plus et très vite j'ai compris que j'étais ridicule. Elle était fascinée par lui.

– J'ai une lettre pour toi, la voici ! lui ai-je annoncé et j'ai posé devant elle l'enveloppe. Bien sûr, elle l'avait deviné, nous n'avions toujours pas besoin de mots pour nous comprendre, c'étaient mes adieux. Elle l'a pliée en deux et l'a rangée dans la poche arrière de son jean. Elle l'aurait lue après mon départ, je l'ai su dans son regard, ses yeux brillaient, vraiment ! comme deux astres qu'elle aurait avalés par mégarde dans son enfance. Ses yeux brillaient toujours. Mais aussi ses joues, son visage, étaient couverts de taches roses... J'ai supposé qu'elle avait pleuré.

Aussitôt la lettre disparue de la table, l'homme que j'avais amené s'est levé. Il était plus grand, plus beau et beaucoup, beaucoup plus blanc. Je me suis levée aussi, par réflexe, ou par mimétisme, et Joséphine a suivi. Ensuite, tout est allé très lentement. Il s'est approché d'elle, et il était maintenant aussi grand que la statue dorée de l'étrange dieu que j'ai contemplée tellement de fois depuis sa chambre, chez lui, à Kalior. Joséphine l'a pris dans ses bras, comme si c'était pour elle la seule possibilité, et j'ai eu la sensation que son corps de femme blanche se réduisait au fur et à mesure qu'elle resserrait son étreinte. Très très doucement, d'un geste extrêmement calme et bon, il lui caressait la tête. De son rubis, sur sa main gauche, émanait une lueur apaisante.

J'ai senti chaque seconde passer à la lenteur d'une heure.

J'observais calmement la scène, il caressait sa nuque et son dos, il la désirait très fortement à ce moment-là, de toute son ardeur, de toute sa passion, c'était perturbant.

Ensuite, je l'ai vu ouvrir sa gueule, j'ai cru apercevoir ses crocs et j'ai eu l'impression que ses poils se multipliaient sur ses bras et son visage, tandis que Joséphine rapetissait encore. Elle s'accrochait visiblement à lui, de toutes ses

forces, et son corps s'est légèrement soulevé du sol. Elle ne bougeait pas, elle ne disait rien, et moi non plus, moi je regardais, stupéfaite, avec mon petit verre de vodka à la main, je regardais le citron dans le verre et le sang pulser dans le corps de cette minuscule Joséphine, Joséphine qui semblait comblée, qui souriait presque.

Elle est devenue rose vif, puis bleu clair, puis l'éclat vert de ses yeux s'en est allé. Je l'ai presque vu s'échapper par les pores ouverts de son visage mourant. Pour finir, son corps, toujours en lévitation, toujours fermement accroché à mon éphèbe, était très petit et très jeune.

Il n'en a fait qu'une bouchée, il l'a dévorée en un instant.

Je ne bougeais toujours pas, et la disparition de son corps ainsi réduit ne m'a même pas fait tressaillir. Je n'ai rien dit, évidemment, car aucun mot ne m'est venu, alors Kahj, usant de la présence d'esprit pour laquelle je l'avais choisi, m'a d'abord débarrassée de mon verre et de ma vodka qu'il a avalée d'un geste sec, puis il m'a juste murmuré, très gentiment, tu peux partir, Nadia, go home, now.

En définitive, j'ai effacé tout mon répertoire. Et maintenant, je me rends compte qu'à Kalior je n'aurai pas besoin de téléphone du tout, alors je le jette dans la première poubelle. Là-bas, pas besoin de s'appeler pour communiquer. À Kalior, on n'a d'ailleurs pas besoin de communiquer. Là-bas on existe, tout simplement.

« *Douce et incomparable Joséphine* »

Napoléon dans une lettre à sa femme,
Paris, le 6 brumaire an IV

À chaque volée, les fleurs se balancent légèrement. Des tulipes. Rouges, sur le bord de la fenêtre. À chaque coup de vent, un pétale, ou même plusieurs, tombe dans un flottement gracieux.

Joséphine se tient tranquille sur le canapé, elle les observe sans bouger. Encore un peu, une demi-heure peut-être, et il n'y aura plus de fleurs. Il ne restera que les tiges et les feuilles, grandes, solides, vertes, et puis les pistils noirs des tulipes rouges.

Joséphine attend. Dans une demi-heure, la professeure de violon sera arrivée et déjà repartie. Pas plus d'une vingtaine de minutes par leçon, avait-elle entendu sa mère dire à la professeure. Et pourquoi ? Joséphine ne sait pas bien, mais elle attend, en regardant les tulipes rouges perdre leurs pétales, l'une après l'autre, le violon posé calmement sur ses jambes. Elle n'aime pas cette jupe plissée qu'elle doit porter chaque jour à l'école. Elle n'aime pas les jupes en général, mais celle-ci moins que toutes les autres. Ni la chemise blanche qui va avec, d'ailleurs. Au moins, l'écharpe de l'uniforme lui plaît. Elle l'aime bien, elle est rouge, cette écharpe, encore plus rouge que les tulipes. L'archet attend aussi, sur le canapé à côté d'elle. Joséphine s'imagine que la professeure arrive et entre dans la maison pour la trouver ainsi, assise face à la fenêtre et aux tulipes, avec le violon posé sur ses jambes et l'archet à côté. Elle s'imagine l'archet se lever seul pour se mettre à faire des gammes sur le violon là sur ses genoux, sous les yeux pleins de tendresse de la professeure. Elle s'imagine qu'elle-même, Joséphine, ne bougera pas, même pas d'un millimètre, et elle sera de plus en plus immobile, telle une statue en marbre, et que le violon jouera tout seul, de mieux en mieux, pendant vingt minutes. L'archet jouerait un air extrêmement compliqué,

pendant que Joséphine deviendrait sculpture, de plus en plus immobile. La professeure danserait, ravie par cet air si bien interprété par l'archet et le violon.

Encore un coup de vent venu par la fenêtre. Les rideaux bougent, les fleurs aussi, deux pétales se détachent et tombent, d'abord sur le rebord et ensuite sur le parquet.

Joséphine aime la professeure de violon. Elle l'aime parce qu'elle est belle, souriante, patiente et courageuse. Parfois elle dit des choses à sa mère contre le Parti et elle ne paraît pas avoir peur des oreilles qu'ont les murs de la maison. De temps en temps, Joséphine se demande où sont ces fameuses oreilles dans les murs, mais jamais pendant le cours de violon. Non, pendant le cours, Joséphine s'approche de sa professeure pour sentir au mieux son parfum et ensuite elle fait exprès de mal placer son instrument. La professeure lui touche alors les épaules, le bras et la main pour lui montrer la bonne position et parfois, elle lui touche les cheveux aussi. Joséphine ne voudrait plus que la professeure la voie en jupe, surtout pas en jupe plissée, mais tant pis, elle est là, maintenant, bloquée en position assise sur le canapé, et ce depuis son retour de l'école. De plus en plus immobile.

Soudain sa peau la picote ici et là, sur son dos, sur son ventre, sur ses cuisses. Elle a envie de se gratter, mais elle résiste et aussitôt sa main bouge. Ses doigts font une petite virevolte dans l'air, au niveau de ses yeux, comme pour dire regarde-nous, on te désobéit, et ils vont droit piquer une des cordes du violon. Celle du *ré*.

Le son monte jusqu'au plafond. Joséphine lève ses yeux et elle regarde le son, maintenant collé au plafond. Bizarrement, il a la forme d'une mouche. C'est un cadeau pour les oreilles du mur, se dit-elle, et ses doigts piquent à nouveau une corde. Le deuxième son va lui aussi jusqu'au plafond, et s'immobilise à côté de la première mouche. Il a la même apparence. Les sons restent là un moment, à regarder d'en

Les étrangères

haut les tulipes rouges et Joséphine, figée juste en dessous, sur le canapé. Les sons attendent aussi avec elle l'arrivée tardive de la professeure de violon.

L'école de Joséphine est très grande, il y a mille six cents élèves, mille d'abord et encore six cents ensuite, ou six cents d'abord et mille après, elle ne sait pas trop, même si avant les mille et avant les six cents il y a ses trois copines et sa classe à elle, quarante enfants en uniforme bleu avec des matricules cousus sur la manche. Elle vérifie le sien, il est bien là, elle est le numéro 767609055 de l'école générale du secteur 2 et le dernier 5 est un peu effacé puisqu'elle l'a gratté avec son ongle à chaque cours de mathématiques depuis le début de l'année. Aujourd'hui, après roumain, elle a musique tout l'après-midi et pour cette raison elle adore les lundis, même si ses copines ne suivent pas cette option. Le roumain passe, la musique aussi, et Joséphine, fatiguée, sort de la cour de l'école en traînant son cartable par terre, comme s'il s'agissait d'un petit chien désobéissant. Elle avance de deux pas, elle tire, elle avance, elle tire. Avec son bras droit, elle presse contre sa poitrine son violon, soigneusement enfermé dans son étui. Elle se dépêche un peu, elle a rendez-vous avec Oana et les autres devant la pâtisserie, puis brusquement, elle s'arrête pour plonger la main dans la poche de son tablier. Heureusement les quelques pièces qu'elle avait mises de côté sont encore là. Elle les sort et les compte à nouveau : cinq – six – sept – huit – neuf. Si Oana est avec les deux autres, elle pourra offrir une tartelette à chacune. Ou un chou à la crème. Joséphine pense rarement en français, mais le nom roumain du chou à la crème – choix-la-crème – lui fait se demander à chaque fois si ce sont les Français ou les Roumains qui ont raison dans l'histoire, à l'origine il y avait peut-être un petit chou qui a choisi la crème et les autres choux, en le voyant, ont immédiatement décidé de faire pareil, ou alors c'est la cuisinière qui les préparait qui a décidé, puisque c'était une

dame bien ronde qui savait faire aussi de la semoule au lait et à la confiture et qui n'avait pas d'hésitation. En tout cas, si Oana est seule, alors il y aura aussi une limonade pour chacune. Soudain, elle se rappelle à nouveau qu'elle a rendez-vous et se remet en route, avec le cartable sur le dos cette fois-ci. Elle presse le pas, mais elle ne court pas, pas avec le violon, jamais avec le violon, le violon est son trésor. Elle suit la ligne de tramway, très tentée de marcher sur les rails, mais il ne faut pas, c'est dangereux lui a-t-on dit, aussi dangereux que lorsque le voisin avait eu l'hépatite, ne va pas chez lui, c'est dangereux, tu peux mourir, et ils avaient joué aux cartes à travers le plexiglas qui sépare leurs balcons et Joséphine n'avait pas attrapé l'hépatite. Les tramways de la ligne 2 sont jaunes et ils vont uniquement jusqu'au parc du Grand Poète. Les tramways de la ligne 21 sont rouges et ils vont très très loin, presque en dehors de la ville, dans un quartier très très différent au nom compliqué. Joséphine n'est jamais allée au bout de la ligne rouge, et pourtant, elle a déjà pris l'avion et ça, c'est bien, à l'école ça les laisse bouche bée. Mais Joséphine ne veut pas impressionner, ni étonner, ni surprendre, ni laisser bouche bée. Elle souhaite tout simplement que ses amies l'aiment.

Les étrangères

Irina Teodorescu

Joséphine est une petite fille à la fois roumaine et française. Privilégiée, car elle peut circuler librement sous le régime communiste, mais rejetée, car elle est étrangère à Bucarest comme à Paris. Joséphine s'interroge : peut-on être amoureuse de sa professeure de violon ? Puis elle devient photographe, connaît le succès. Elle rencontre Nadia.

Leur passion est brûlante, le Mur est tombé, le Palais du Peuple est de moins en moins gris. Mais l'amour bascule, aveugle, emporte tout.

Nadia la louve, la danseuse, est un fleuve en colère. Elle s'exile à son tour, fuit Joséphine, cherche un lieu où s'apaiser. Peut-être Kalior, la ville orientale, la belle endormie. Trouver les épaules dorées sur lesquelles se réinventer, comme on s'invente des dieux auxquels se raccrocher.

Irina Teodorescu est née à Bucarest en 1979 et vit à Rennes après avoir passé 15 ans à Paris. Son premier roman, *La malédiction du bandit moustachu*, a été publié par Gaïa en 2014.

Irina Teodorescu écrit en français.

X-15 • 18 €



9 782847 206487